

SUISSE

Assassinat de Maurice Demierre, fonds juifs, 11 septembre. Le Fribourgeois François Nordmann raconte près de 30 ans de diplomatie dans un livre

L'exercice des mémoires s'avère compliqué pour un ambassadeur rompu au silence, voire à la discrétion. L'ancien diplomate François Nordmann s'y essaie de belle façon dans un ouvrage qui vient de paraître.

Partager



François Nordmann en 2002, alors qu'il était ambassadeur de Suisse auprès des Nations Unies à Genève. Keystone

PIERRE-ANDRÉ SIEBER
3 mars 2025 à 10:44, mis à jour à 16:44
Temps de lecture : 5 min

Berne, New York, Guatemala City, Londres, Paris, Genève: l'ancien ambassadeur François Nordmann, né en 1942, contemple une quarantaine d'années de carrière diplomatique avec lucidité. Dans *Face à la malice des temps. Un regard lucide sur l'action diplomatique*, qui vient de paraître, le diplomate fribourgeois raconte les événements de la fin du XX^e siècle vécus côté jardin. Fin observateur, il décrit son action lors de moments de crise comme lors de l'assassinat du coopérant [Maurice Demierre](#) au Nicaragua, l'affaire des [fonds juifs](#), qui l'a touché alors qu'il était en poste à Londres, ou encore [l'attentat du 11 septembre 2001](#), mais aussi des moments plus joyeux comme l'adhésion de la Suisse à l'ONU. Exercice peu commun pour un diplomate, il nous livre observations et anecdotes inédites. Interview.

Vous le diplomate aguerrri, pensez-vous que la «malice des temps» – dont parlait déjà le Pacte fédéral ainsi que votre ancien patron, le conseiller fédéral Pierre Graber – éprouve comme jamais aujourd'hui les démocraties occidentales?

François Nordmann: Le changement d'ère auquel nous assistons dans le monde, la globale *Zeitenwende* («changement d'époque global», ndr) proclamée par le chancelier allemand Olaf Scholz, est typique d'une période où nous devons nous préserver «de la malice des temps et des hommes», comme le disait effectivement Pierre Graber.

Lorsque vous voyez aujourd'hui comment les Etats-Unis négocient avec la Russie la paix en Ukraine sans vraiment impliquer cette dernière, croyez-vous encore à l'action diplomatique lucide?

Jeter un regard lucide sur l'action diplomatique vous expose à voir aussi ses phases plus cyniques.

Publier des mémoires ne va pas de soi pour un diplomate rompu au secret, ou du moins à la discrétion. Qu'est-ce qui a été le plus difficile dans cet exercice d'écriture par ailleurs fort réussi?

Ne pas tout dire, justement!

Certains choisissent la navigation pour voyager. Vous, ce fut la diplomatie. Est-ce que sur le plan familial, vous déplacer si souvent dans votre carrière vous a été pénible?

Ce sont les risques du métier, acceptés contractuellement, compensés par ses aspects fascinants. Et le voyage pour un diplomate peut être source d'inspiration, à l'instar de ce qu'ont vécu des Saint John Perse, Paul Claudel ou encore Romain Gary...

Embarquons-nous dans votre périple! En 1974, à 32 ans, vous êtes élu socialiste au Conseil communal de la ville de Fribourg, alors que vous exercez le métier de collaborateur diplomatique du chef du Département politique fédéral, à l'époque le conseiller fédéral socialiste Pierre Graber. Lui portez-vous une admiration particulière?

Oui. On lui doit la loi sur la coopération et l'aide au développement, mais aussi le rappel de l'ambassadeur de Suisse en Espagne à la suite d'exécutions d'opposants ordonnées par Franco. Et de plus, c'est lui qui a amené la Suisse à participer à la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe. C'est de lui dont j'ai été le plus proche.

En 1980, jeune diplomate, vous êtes envoyé à la Mission suisse à New York. Quitter Fribourg et votre fonction à l'exécutif de la ville de Fribourg vous a-t-il coûté?

Il a fallu faire douloureusement la part des choses, me soumettre aux aléas de la vie professionnelle, qui comporte la fameuse discipline des transferts, et renoncer à ceux de la vie politique.

Lorsque vous y mettez pied, les Etats-Unis ont comme président Jimmy Carter le démocrate. Quelle atmosphère règne-t-il dans cette nation en pleine confrontation avec l'Iran?

Après la dépression due notamment à la détention prolongée des otages diplomatiques américains en Iran, qui a assombri la fin de la présidence Carter, l'Amérique a renoué avec l'optimisme sous Ronald Reagan, élu à fin 1980.

Quand vous regardez les Etats-Unis d'aujourd'hui, ne diriez-vous pas que la fameuse «malice des temps» a frappé?

Pays divisé et en proie à la violence sociale, les Etats-Unis ont élu Donald Trump, qui est l'expression de cette crise. C'est aussi une réaction à l'immigration illégale, à l'affaiblissement du pouvoir d'achat et à la promotion agressive des intérêts de certaines minorités.

A l'âge de 41 ans, vous êtes nommé ambassadeur en Amérique centrale. Comment était l'atmosphère dans cette région dès 1984 alors que les Etats-Unis, présidés par Ronald Reagan, y avaient une grande influence, pratiquant volontiers la loi du Big Stick?

L'Amérique centrale, «si loin de Dieu et si près des Etats-Unis», est voisine d'une superpuissance qui a pesé sur le développement de l'isthme avec plus ou moins d'intensité selon les époques. Aujourd'hui, comme il y a quarante ans, la région est redevenue prioritaire pour Washington: on le voit avec le canal de Panama.

En poste au Nicaragua, comment avez-vous vécu l'assassinat par des Contras en 1986 du Fribourgeois Maurice Demierre, puis d'un autre Suisse, Yvan Leyvraz?

« L'affaire des fonds juifs était une mise en cause de la Suisse, à la fois directe et hostile. Ce fut un vrai défi sur le plan diplomatique »

François Nordmann · Ancien ambassadeur

Avec fureur et une immense tristesse, qui débouche sur la volonté de tout entreprendre pour éviter la répétition de tels drames.

Comme en Amérique du Sud, est-ce que lors de votre nomination à l'Unesco à Paris, vous avez observé les ultimes tensions Est Ouest?

Les tensions Est Ouest se sont plutôt atténuées quand j'y ai été nommé, notamment sous l'effet de la nouvelle politique suivie par [Gorbatchev](#), immédiatement perceptible à l'Unesco avant la chute du Mur en 1989.

Des cinq ans en poste à Londres (1994-1999), est-ce que l'affaire des fonds juifs en déshérence qui avait éclaté aux Etats-Unis et qui a eu des répercussions jusqu'en Grande-Bretagne a été la plus délicate à gérer?

C'était une mise en cause de la Suisse, à la fois directe et hostile, dans de larges secteurs de l'opinion publique, qui s'est repercutée au niveau gouvernemental. Ce fut un vrai défi sur le plan diplomatique.

Vous retrouvez Paris de 2002 à 2007, durant les années de présidence de Jacques Chirac. Il y a bien sûr une similitude avec les événements que vit ce pays ces temps-ci...

Oui. Jacques Chirac a lui aussi provoqué une dissolution du parlement qui s'est avérée inopportune et qui a paralysé sa présidence.

A Paris, avez-vous joué un rôle pour libérer l'otage française Ingrid Betancourt, enlevée par les FARC en Colombie?

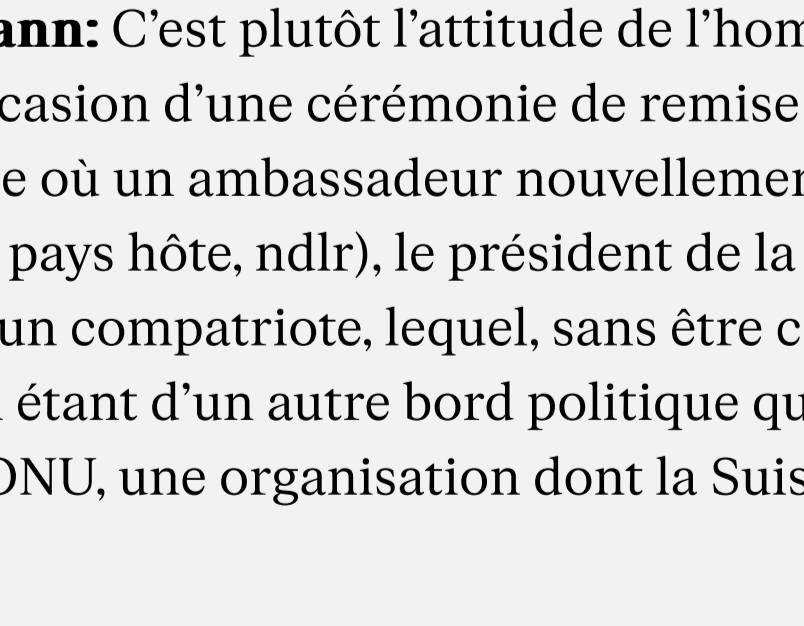
Non, je n'ai été que le courroie de transmission des informations que Berne faisait parvenir aux autorités françaises. La Suisse avait ses contacts avec les guérilleros des Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC) et tendait à proposer sa médiation, ce que le Gouvernement colombien voyait d'un mauvais œil.

Moments forts. Un coup de pouce d'Adolf Ogi a suffi pour faire élire Jean Ziegler

L'ancien ambassadeur François Nordmann livre anecdotes et sentiments lors des grands événements qui ont émaillé sa riche carrière au Département fédéral des affaires étrangères (DFAE).

Dans votre livre, vous nous apprenez qu'Adolf Ogi a fait élire Jean Ziegler au poste de rapporteur spécial sur le droit à l'alimentation de la Commission des droits de l'homme le 13 septembre 2000? C'est un scoop, non?

François Nordmann: C'est plutôt l'attitude de l'homme d'Etat que je soulignerais: à l'occasion d'une cérémonie de remise des lettres de créance (cérémonie où un ambassadeur nouvellement nommé est reçu par le dirigeant du pays hôte, ndr), le président de la Confédération plaide en faveur d'un compatriote, lequel, sans être candidat officiel de la Suisse et tout en étant d'un autre bord politique que lui, aspire à un poste au sein de l'ONU, une organisation dont la Suisse n'est pas membre!



Un an plus tard, vous vivez un moment parmi les plus terribles de ce début de XXI^e siècle alors que vous êtes chef de la Mission de représentation à l'ONU, à Genève: c'est l'horreur du 11 septembre 2001. Quelle est votre réaction?

Comme tout le monde: je cherche à m'informer, je regarde la télévision, saisi par l'effroi, et j'attends la [réaction de Berne](#). L'énormité de l'événement m'avait fortement troublé, mais j'avais besoin d'un temps de réflexion avant de pouvoir réagir. Sollicité par la télévision romande, j'ai renoncé à m'exprimer parce qu'au-delà de la terreur et de la condamnation de cet horreur, je ne pouvais discerner ni les enseignements à tirer de cette situation dramatique, ni la réaction de Berne.

De Pierre Graber, Pierre Aubert, Flavio Cotti, René Felber, Joseph Deiss ou encore Micheline Calmy-Rey, de quel conseiller fédéral patron des affaires étrangères gardez-vous le meilleur souvenir?

J'ai été le collaborateur de près ou de loin de Pierre Graber pendant sept des huit années qu'il a passées au pouvoir, et j'ai été très marqué par sa personnalité, [Pierre Aubert](#), auprès duquel j'ai également travaillé, était un ami de ma famille.

Issu d'un milieu radical, vous auriez pu travailler dans l'entreprise familiale. Qu'est-ce qui a été le déclic pour vous lancer dans la diplomatie?

Il n'a jamais été question que j'entre dans l'entreprise familiale et mes intérêts me portaient vers les relations internationales, qui m'ont permis d'exercer une activité professionnelle très satisfaisante.

PAS

*. Face à la malice des temps. Un regard lucide sur l'action diplomatique, Quaterni di dodis, Memorie, 2025.